

LE RÉPERTOIRE DE NOS GRANDS CONCERTS

visiblement un réel plaisir à l'aventure du jeune arriviste qui, le cerveau farci de mirifiques projets, entre comme secrétaire au service d'une noble ganache, y fait preuve de la plus exquise maladresse en s'aliénant tout le monde à force d'excès de zèle et de perspicacité, mais finit tout de même par toucher le cœur de la riche héritière qui l'aime sans le savoir et que lui-même épousera, non par intérêt, mais par amour.

Cette aimable histoire, rehaussée de piquants épisodes, constitue un spectacle des plus plaisants. Elle comporte du rire, de l'émotion, de l'esprit, de l'observation, de la fantaisie, des coups de théâtre assez habilement ménagés pour en faire accepter l'in vraisemblance et une interprétation excellente, en tête de laquelle brillent M. André Brulé, toujours égal à lui-même, joli garçon à la voix délicieusement chantante, auquel on souhaiterait plus de souplesse et de flamme, et M^{lle} Madeleine Lély, qui nuance, au contraire, avec une finesse rare les états d'âme successifs d'une séduisante jeune fille moderne. Rendons hommage au talent déployé par MM. Saint-Bonnet, Malavier, Gaston Séverin, Villa, Saint-Paul, M^{mes} Dehon, Aël. Et louons la mise en scène fort réussie, qui complète un ensemble remarquable.

P. SAEGEL.

A l'Olympia. — De tous les music-halls de Paris l'Olympia est le seul, je crois, qui cherche à intercaler entre les exercices des acrobates des numéros qui aient une valeur artistique. Le programme de cette semaine était particulièrement intéressant; on y voyait figurer M^{me} Marguerite Delcourt à son clavecin et Isabelita Ruiz, la célèbre danseuse espagnole.

On pouvait craindre que le maigre clavecin ne fût pas entendu dans le grand vaisseau de l'Olympia, il n'en fut rien. A peine M^{me} Marguerite Delcourt apparut-elle sur la scène qu'un grand silence se fit, les conversations du promenoir s'arrêtèrent, et c'est au milieu de l'attention la plus complète que l'artiste joua des œuvres de Couperin, de Rameau, de Mozart et de Scarlatti.

Aux applaudissements qui accueillirent ces morceaux, on vit que le public en avait apprécié tout le charme ironique et la légèreté et ce n'est pas sans quelque joie intime que nous avons vu plus d'enthousiasme se manifester pour ces œuvres délicates du XVIII^e siècle que pour certaines chansonnettes modernes qu'une diseuse fantaisiste vint trépider aussitôt après.

Le même tact du public se révéla quand parut la danseuse Isabelita Ruiz : tres belle en sa souplesse musclée, la peau de chaude couleur, les longues paupières retombant sur de beaux yeux scintillants, M^{lle} Isabelita Ruiz semble jouer plutôt que danser; par l'harmonie tempérée du geste, par l'expression du visage, chaque danse devient une petite pièce, comédie ou drame, on la voit passer sur le pont de Cordoue dans la lumière tamisée du soir ou se promenant dans les jardins parfumés du généralife : c'est toute l'Espagne amoureuse, sensuelle et cruelle, toute chaude de passion; c'est vraiment très curieux.

Le reste du spectacle est constitué par l'ordinaire défilé d'équilibristes, clowns et chanteurs parmi lesquels je m'en voudrais de ne pas citer les « rois du rire » : Pichel et Scale. Il faut entendre Pichel s'écrier après avoir exécuté en souriant les exercices les plus difficiles : « Vous avez viou ? Je suis content ! » On retrouve le rire sain de son enfance.

Avouerai-je que j'apprécie moins les chansons dites par certains artistes de café-concert. Elle n'ont point changé depuis ... années et la jolie voix ou l'ardeur des artistes n'arrive point à animer la stupidité et la banalité du texte.

Il serait injuste d'oublier l'excellent orchestre de l'Olympia qui, bien en main, se plie à toutes les exigences d'une musique qui va depuis le shimmy jusqu'aux œuvres de Mozart.

Bientôt nos concerts vont recommencer. MM. Gaubert, Pierné, Chevillard et Rhené-Baton vont réunir les comités de leurs associations et dresser le programme de leur prochaine saison. N'est-ce pas le moment de jeter un regard sur le passé et d'exprimer des vœux pour l'avenir. De la campagne 1921-1922, on peut tirer quelques enseignements tant sur les goûts du public que sur les difficultés que l'on rencontre à le satisfaire et à remplir le but que doivent poursuivre nos concerts, c'est-à-dire la diffusion des belles œuvres et la mise en lumière de nouveaux talents.

Examinons tout d'abord le public. Le public des concerts est relativement restreint; ceci tient à plusieurs causes : tout d'abord la musique est encore en France un art fermé, les masses y restent trop étrangères, c'est un art qu'on ne peut guère aborder sans une certaine préparation, qui jusqu'ici ne faisait point partie de nos programmes d'enseignement : espérons que 1922 verra se réaliser la réforme dont M. Pierné entretenait récemment les lecteurs du *Ménestrel* et que l'enseignement de la musique sera prochainement rendu obligatoire comme celui de la littérature ou du dessin. En outre, les conditions matérielles dans lesquelles on appelle le public à entendre les œuvres symphoniques ne sont pas faites pour lui en faciliter l'accession. Faut-il rappeler que M. Pierné est obligé le samedi d'attendre la fin de *Michel Strogoff*, du *Tour du Monde en 80 jours* ou de telle autre pièce à grand spectacle pour prendre possession de la salle du Châtelet, et le dimanche de terminer inexorablement avant quatre heures et demie pour livrer la scène aux machinistes et aux danseuses. Le Conservatoire et la salle Gaveau, par leurs dimensions restreintes, ne sont en aucun cas favorables à une exploitation financière fructueuse et très souvent trop petites pour la bonne exécution d'œuvres à grandes masses chorales ou orchestrales; en outre, aucune de ces salles n'est dotée d'un orgue suffisant. Mais ce sont là plaintes répétées depuis longtemps dans la presse : il est entendu qu'il n'y a pas à Paris de salle de concerts; on s'est adressé aux pouvoirs publics, à la municipalité; celle-ci a entendu, elle a décidé de venir en aide aux amateurs de musique : ... elle a taxé les pianos. Si nous signalons ainsi les conditions matérielles défectueuses dans lesquelles sont donnés nos concerts, c'est parce que nous aurons tout à l'heure, en examinant les programmes, à y trouver une excuse tout à fait légitime à certaines critiques qu'ils soulèvent.

Cette exigüité de la plupart des salles a une répercussion sur les prix des places et nous ne pouvons guère nous étonner que l'on demande un prix relativement élevé aux auditeurs : même bondées, les salles du Conservatoire ou Gaveau ne sauraient assurer des répartitions abondantes aux grands artistes qui composent les orchestres des deux sociétés qui y donnent leurs auditions. Et, cependant, demander pour une place de concert 15 ou 20 francs, n'est-ce point écarter un public qui, pour la même somme, trouvera dans un théâtre d'opérette de la musique aussi, mais, en plus, du spectacle et de la figuration. Salles trop petites, places trop chères; voilà deux raisons qui sont de nature à écarter le grand public de nos concerts. Néanmoins, quand on lui donne un programme attrayant rien n'arrête la foule.... mais quel est pour elle le programme attrayant?

Tout d'abord, à tort ou à raison, le public aime entendre les œuvres qu'il connaît, dont les thèmes ou les rythmes lui sont familiers : il éprouve une certaine satisfaction, contrairement à ce qui se passe pour le théâtre, à n'avoir point de surprise, à cheminer sur des routes connues et à chanter les motifs en lui-même en même temps que l'orchestre, bien heureux pour les voisins quand il se borne à les chanter en lui-même : c'est ainsi que les concerts les plus suivis sont ceux où l'on donne, par exemple, la *Sympho-*

nie en ut mineur, l'Héroïque, la Symphonie avec chœurs, la Damnation de Faust, des œuvres de Mozart, etc., toutes œuvres classiques et qui constituent le fond de nos concerts. Disons-le très franchement, les œuvres de M. Debussy (sauf le Prélude à l'Après-Midi d'un Faune), Dukas (sauf l'Apprenti sorcier), Ravel, Honegger, Inghelbrecht, Stravinsky, ne font pas recette. Cela n'enlève rien à leur valeur; ils ont leurs admirateurs, leurs partisans, à fort juste titre, mais le grand public ne les entoure point de la même faveur que Beethoven, Mozart, Schumann, Berlioz ou Wagner. La grande inspiration classique et romantique, à la tonalité solide, aux lignes claires, au plan net, à la mélodie développée, séduit plus la foule que les recherches harmoniques, les lignes brisées, les dissonances de nos modernes compositeurs. Elle y viendra sans doute, Beethoven, Berlioz et Wagner ont eux-mêmes attendu.

Cette faveur très nette du public pousse nos chefs d'orchestre à donner trop souvent les mêmes œuvres. Il y a dans Mozart d'autres symphonies que la Symphonie Jupiter et celle en sol mineur, Schubert en a écrit d'autres que l'Inachevée et l'on pêcherait dans l'immense bagage de Haydn quelques jolies pierres précieuses qui ne seraient pas une « Surprise ». Enfin, la musique russe ne consiste pas seulement en Shéhérazade, qu'on entendit bien l'an dernier une douzaine de fois, ou dans le Capriccio espagnol : Tchaïkowsky a écrit de bien curieuses symphonies et Moussorgsky une Nuit sur le Mont-Chauve, qu'on ne donne jamais, on ne sait pourquoi.

Enfin, il y a des œuvres qui paraissent systématiquement écartées de nos affiches; citons entre beaucoup d'autres les symphonies de Mendelssohn, les drames symphoniques de Liszt, Mazéppa, Hamlet, plus près de nous les symphonies de Brahms, etc., œuvres considérées peut-être comme secondaires par certains, mais qui marquent une étape, un moment dans l'évolution musicale et qui feraient autant de plaisir à écouter que le Vénusberg, l'Ouverture des Maîtres Chanteurs ou la Chevauchée des Walkyries, que l'on peut entendre autre part qu'au concert.

De cette prédilection du public pour les œuvres d'esthétique connue faut-il conclure que les œuvres modernes et nouvelles devraient être proscrites? Cela n'est venu, certainement, à l'idée de personne : si nos grands concerts ne venaient à leur aide, qui se chargerait de faire connaître nos jeunes compositeurs? Sur ce point il faut rendre justice au maître Pierné qui, l'an dernier, a le plus fait pour la musique française moderne; il ne fut pas un de ses concerts où ne figurât une première audition : il le fit d'ailleurs avec un éclectisme qui amena quelquefois des protestations, mais dont nous ne saurions ici le trop louer : bien rares furent les œuvres qui n'offrirent pas quelque intérêt et nombreuses furent celles qui méritèrent de retenir l'attention. De son côté, M. Chevillard nous donna la Valse de M. Ravel.

Mais il faut bien qu'on se le dise, la musique moderne pour « passer » doit être entourée, soutenue d'œuvres classiques ou plutôt classées, et c'est pourquoi nous ne saurions nous associer aux impatients qui voudraient voir écarter de nos concerts les vieux maîtres pour faire une place prépondérante à notre école moderne : au bout de peu de temps, les artistes joueraient devant des banquettes.

Mais s'il est nécessaire de calmer des impatients, il serait bon aussi d'inviter le public à se montrer moins hostile à toute nouveauté. Au cours de la saison dernière un accueil glacial fut réservé à des œuvres qui méritaient mieux. A toute première audition le public est en méfiance, il se met en boule : ce n'est pas le moyen d'encourager l'activité de nos compositeurs.

Voici pour notre part comment nous concevons un programme de concert : deux œuvres classées, connues, établies comme chefs-d'œuvre; une œuvre peu connue des grands maîtres destinée à renouveler et augmenter le répertoire, il n'en manque pas; une œuvre moderne déjà jouée et une première audition, chacun y trouverait ainsi satisfaction.

A moins d'occasions particulières, anniversaires ou centenaires, il n'est pas, croyons-nous, bon de donner, et cela dans l'intérêt justement de nos jeunes auteurs, ce qu'on est convenu d'appeler un festival de tel ou tel compositeur.

Parcil désir, nous ne l'ignorons pas, se heurte à des difficultés. Il est facile de donner l'Héroïque, l'Ut mineur, la Chevauchée des Walkyries, cela ne nécessite point de répétitions, les exécutants savent tous leur partie par cœur; l'exécution d'œuvres qui ne sont pas du répertoire courant demandent au contraire une longue mise au point, des répétitions fréquentes. Les artistes ne sont point millionnaires, des leçons les retiennent et les bénéfices de chaque concert ne sont point suffisants pour leur permettre de distraire ainsi plusieurs heures du labeur quotidien et profitable. Sans doute eux-mêmes et leurs chefs désireraient-ils souvent jouer autre chose mais les conditions sévères de la vie moderne sont là inéluctables; il est quelquefois pénible de concilier les soucis du pain quotidien et les joies artistiques.

Ce n'est donc point dans le moindre esprit critique que nous exprimons le désir de voir renouveler un peu le répertoire de nos grands concerts, c'est un vœu sympathique que nous adressons, certain qu'il répond dans la mesure que nous avons indiquée aux souhaits du public et des exécutants.



Le Mouvement musical en Province

Lyon. — Les Concerts-Bellecour, que M. Servat avait créés à Lyon, ont donné le 18 septembre leur dernier concert de la saison.

Ils avaient cette année comme chef d'orchestre M. Henri Morin : sous son habile et énergique direction, ces concerts ont eu un caractère particulièrement artistique : on y entendit les symphonies des grands classiques : Beethoven, Mozart, la Fantastique de Berlioz, la Symphonie de Franck, etc.

Du répertoire lyrique furent donnés : la Flûte enchantée (Mozart), Orphée (Gluck), les Troyens, la Damnation de Frust (Berlioz), le Barbier de Séville, Guillaume Tell (Rossini), Aïda (Verdi), Carmen (Bizet), Mireille, Roméo et Faust (Gounod), Manon, Werther, Hérodiade, Thais (Massenet), Monna Vanna (Février), le Chemineau (Leroux), Lakmé (Delibes), Paillasse (Leoncavallo), la Tosca, la Bohème, Madame Butterfly (Puccini), le Roi d'Ys (Lalo), Samson et Dalila, Henri VIII (Saint-Saëns), Tannhäuser, Lohengrin, les Maîtres Chanteurs, Tristan et Isolde (Wagner), l'Étranger (V. d'Indy).

Saint-Valéry-en-Caux. — M. Marcel Dupré, l'éminent organiste, retour d'une série de concerts à Wiesbaden, vient de donner un récital d'orgue, qui mit en valeur une fois de plus son incomparable maîtrise.

M^{me} Régin interpréta avec expression la Procession de C. Franck. Grand succès également pour M^{me} Albert Dupré, violoncelliste, au jeu émouvant et au style impeccable.

C. F.



Le Mouvement musical à l'Étranger

ALLEMAGNE

MM. Richard Strauss et Arthur Nikisch s'embarqueront prochainement pour l'Amérique, où ils doivent diriger des concerts.

M. Richard Strauss se propose d'y conduire des œuvres de Claude Debussy, pour lequel il professe la plus vive admiration.

Jean CHANTAVOINE.